

## Rithée Cevasco

### Pré-texte 3

L'expression « avènement du réel » peut soulever des interrogations. Quelle distinction faire entre avènement au singulier et au pluriel ? Événement(s) et pourquoi pas « manifestation(s) du réel » ? Comment ne pas évoquer par ailleurs le contrepoint fréquent chez Lacan entre « le symptôme comme événement de corps » et l'angoisse comme « avènement du réel » ?

Je me réfère à ce qu'a indiqué Colette Soler, puisque c'est à elle que nous devons la présentation du sujet de notre rendez-vous : ainsi qu'elle l'a précisé à plusieurs reprises, « avènement » a le sens de quelque chose d'attendu et de plutôt désirable. Le terme peut donc prendre une valeur positive.

Je mets donc en relief la question suivante : que peut-on attendre comme avènement du réel à partir d'une psychanalyse ? Lacan a parlé de son attente d'un possible avènement à la fin de l'analyse : celui d'un nouveau signifiant, une invention – vidant ce terme de toute prétention –, un signifiant qui provienne de chacun, singulier donc.

On trouve l'expression « avènements du réel » dans *Télévision* et dans « La troisième ». Cependant Lacan l'utilise aussi dans d'autres contextes. Pour n'en citer qu'un : « l'avènement du sujet réel » qu'il mentionne au cours de son *Séminaire VI, Le Désir et son interprétation*, sujet auquel nous nous confrontons dans l'expérience comme « déjà advenu » dans le passé, étant à l'origine même de sa production.

Quant au « du réel », j'entends le « du » comme un partitif en français. L'usage de l'article neutre *lo* en espagnol est bienvenu en cette occasion, me semble-t-il, car il évite de parler de *del* – *de el* – *real*. Et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, il me semble que nous nous référons à un « champ du réel », plus large donc que le réel circonscrit par la pratique analytique : réel de la science, de l'art, de la politique, et même quelquefois réel de la jouissance de l'être vivant.

Le terme de réel est porteur, donc, d'un sens différentiel. Il dépend des pratiques qui le cernent (terme que l'on pourrait affiner avec l'écriture borroméenne). Qu'il s'agisse de pratiques élucidées ou non, elles sont toujours prises dans un certain discours. Nous abordons le réel comme exclu de tout sens. Sans aucun doute ! Mais que pourrions-nous dire d'un réel qui ne serait pas cerné par une pratique, un discours ? Le réel, dans tel ou tel autre champ, par telle ou telle autre pratique, est cerné par l'impossible (Freud l'avait bien perçu quand il parlait de l'impossible des pratiques de gouverner, d'éduquer et d'analyser). On peut donc s'approcher avec plus de précision du réel comme ce qui constitue la limite propre à toute pratique et à tout discours. Buter sur ces limites peut par ailleurs induire un tournant vers d'autres virages discursifs, le réel se révélant ainsi dans les interstices de la « ronde » d'un discours à l'autre.

Ceci est valable pour la science elle-même, qui ne délaisse pas ses impossibles. Seule l'idéologie de la science (non l'ordre de ses raisons) dans son alliance avec le discours capitaliste est à l'origine de la promotion du « tout est possible » offert dans le marché des illusions de la consommation.

Par ailleurs, l'écriture borroméenne nous permet de circonscrire le réel en jeu dans le champ de la psychanalyse. Il se définit à partir du Un (celui du nombre évidemment, pas celui de l'unification du deux en un).

L'écriture du réel est double chez Lacan. L'Un du réel comme simple rond de ficelle (expression minimale appelée dans le langage des nœuds « nœud trivial »), équivalent à celui du symbolique et de l'imaginaire, chaque nœud trivial ayant sa consistance, son trou et son *ex-sistence*. Le rond de ficelle est alors la « plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou », nous dit Lacan dans *Encore*, au tout début de son aventure avec les nœuds borroméens.

Il affirme de même, et de manière insistante, que « son nœud » est réel. Il ne s'agit plus du nœud trivial, mais du borroméen – formé au minimum de trois ronds de ficelle – et, au-delà, du nœud du *sinthome* en tant que celui-ci accomplit une fonction de nouement.

Il s'agit donc de la structure du réel du *parlêtre* (réel que Lacan tente d'écrire hors de toute « erre » de la métaphore, et qui, en tant que réel, ne peut être considéré comme un modèle qui s'appliquerait à...).

Le réel est donc une des trois *dit-mensions* du *parlêtre*, comme le sont le symbolique et l'imaginaire. Il s'agit là des éléments génériques de tout être parlant. Mais le réel du nœud est supporté par la modalité du nouement, par le *sinthome* : réel singulier, propre à chacun, un par un donc.

La clinique construit sans aucun doute des typologies, c'est là sa fonction. Mais il s'agit d'une clinique que nous devons oublier à chaque nouveau cas, l'orientation par le réel visant au singulier propre à chaque analysant.

Le réel se conjugue donc avec le Un et avec le « au moins trois... » écartant par contre le « deux » qui contredirait l'axiome d'exclusion (pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire). Seul le discours analytique permet de le dévoiler, là où tous les autres discours le voilent.

Quel « avènement du réel » pourrait-on donc attendre de la psychanalyse qui ne soit lié à ce réel impossible du rapport sexuel ? Soit sous la forme de la lettre du symptôme ou comme manifestation d'affects et, en tout premier lieu, l'affect privilégié que constitue l'angoisse ?

Nous savons que le réel spécifique de l'analyse en tant qu'impossible se situe dans les négativités de la structure du langage : pas de métalangage, pas d'univers du discours, pas d'Autre de l'Autre sur le plan du langage. On peut ajouter : pas de vérité qui ne soit de mi-dire, et en outre considérer le « pas tout » de l'objet *a* forcément partiel. Voilà des énoncés du « il n'y a pas » antérieurs à la formulation, en 1967, de l'axiome qui concerne la négativité du réel du sexe : « Pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire » (« grand secret de la psychanalyse » nous dit Lacan). Jouissance et langage se nouent donc dans ses formules de négativités. Négativités qui par contre trouvent leurs réponses positives dans les variations *sinthomatiques* qui, leur répondant, fonctionnent comme leur suppléance.

Quant aux « avènements du réel » à partir de la pratique de la psychanalyse, une question se pose : les variations de solutions *sinthomatiques* trouvent-elles une déclinaison différentielle selon les modalités de la jouissance sexuelle : phallique et pas toute phallique – cette jouissance autre que la phallique... si elle existait ? Jouissance autre à ne pas confondre avec la jouissance de l'Autre... qui n'existe pas et qui ne fait que se manifester dans l'imaginaire des significations fantasmatiques, incarnées dans les figures primordiales du Père et de La femme.

L'élection du sexe (libérée de la signification fantasmatique de la jouissance) peut-elle être attendue comme avènement du réel de la jouissance sexuée ? Si nous parlons de choix, c'est bien qu'il y a attente de quelque chose qui adviendrait de nouveau, à la différence du symptôme de jouissance comme déjà advenu et fixé dès l'enfance dans sa dimension « traumatique » dans son double versant : traumatisme sexuel et traumatisme de la langue entrant en coalescence.

L'impératif freudien, tant de fois commenté, *Wo... war... werden*<sup>1</sup> – je laisse volontairement des points de suspension au « locus » de ce qui était

déjà et de ce qui devrait advenir – peut faire écho à ce quelque chose de l'ordre des « avènements du réel » visés par la politique d'une psychanalyse orientée vers le réel.

Ces avènements émergent comme effet d'un dire ni déduit ni induit, mais inféré à partir des dits de l'analysant au cours de la cure <sup>2</sup>. Ce « dire » qui reste oublié derrière les dits.

À l'égard du *sinthome* en tant que fonction de nouage borroméen, pouvons-nous attendre dans la cure une élection possible ? Colette Soler <sup>3</sup> nous suggère ceci : s'il y a élection, si nous ne sommes pas condamnés à un destin déjà tracé par les choix forcés des formations des symptômes de jouissance de l'enfance, ce choix se situerait donc sans doute au niveau du *sinthome*. Voilà donc ce qui pourrait être attendu dans une analyse.

Cela nous interroge en conséquence, et d'une manière qui nous concerne particulièrement, quant à l'« avènement » du *sinthome* de l'analyste et son rapport au réel. Nous pouvons nous interroger sur le (ou les) pourquoi de ce choix, sujet classique étudié sous les formes de l'« avènement du désir de l'analyste ». C'est un dire de cet ordre qui peut être inféré dans le dispositif de la passe et qui accompagnerait en conséquence une nomination d'Æ (analyste de l'École).

Depuis les « avènements » du réel à partir de l'analyse, ne pourrions-nous pas nous interroger aussi sur les modalités, ou modulations du « pas tout » dans les traversées des impossibles de la signification, du sens, du rapport sexuel (selon « L'étourdit ») et, tout particulièrement, des inférences d'un dire de « pas tout » en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique <sup>4</sup> ?

Les formules de la sexuation, me semble-t-il, nous invitent à faire ce pas à partir de ce « quelque chose » qui peut circuler <sup>5</sup> entre ces quatre stances : du nécessaire et du possible qui font contradiction (négation forclusive : oui ou non) et du contingent et de l'impossible qui nous confrontent à un indécidable (oui et non ; oui, mais pas tout... c'est ça, mais pas tout... plus proche de ce que serait la négation discordantielle de la grammaire française).

Dans ce contexte, je tiens à le préciser, il ne s'agit pas de reprendre l'ancien débat concernant la spécificité de l'écriture féminine, car l'écriture des femmes ainsi que leurs témoignages de passe ne sont pas forcément ceux dont on peut attendre un dire du « pas tout ». Il ne s'agit pas non plus de la « féminisation » du monde analytique ou mondial, et encore moins – cela va de soi – d'une supposée « féminisation » de l'analyste homme.

Il s'agit de la circulation entre le côté gauche et le côté droit des formules de la sexualité qui brise tout ancrage dans la *touthomanie* de l'universel de la normalité (« norme mâle », nous dit Lacan) et d'inférer le dire du « vrai trou » de la structure du *parlêtre*.

Tout dire est existentiel et contingent, mais le dire de l'Un, le dire de l'*Un-sinthome* peut se décliner selon d'autres modalités de dire. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il y aurait un *Un-dire-Autre*, de cette jouissance autre qui répond à une logique du pas tout, car nous retournerions certainement à la fermeture du discours sur la sexualité qui reconduirait au « deux » complémentaire du rapport qui n'existe pas. La question donc pourrait être formulée ainsi : quelle connexion entre l'*Un-dire* du *sinthome* et le « pas tout » ?

J'ai simplement voulu soulever quelques arêtes possibles des multiples interrogations auxquelles nous convoque le sujet des « avènements du réel » pour notre prochain Rendez-vous à Barcelone.



Nous n'attendons pas de l'analyse l'avènement du messie ! Par contre pouvons-nous en attendre l'avènement d'une éthique (elle aussi vidée de toute prétention) d'un dire du pas tout à laquelle elle nous invite. Avènement qui pourrait avoir des incidences au-delà de notre pratique si nous réussissons (espoir vain ?) à produire un écho à notre discours dans d'autres « avènements » du réel qui s'annoncent plutôt du côté d'un totalitarisme du tout. Plus particulièrement dans le champ de la politique... et cela sans m'attarder sur le discours capitaliste promoteur des formes de *touthomanie* certainement non traditionnelles, mais ne cessant de prôner un univers de non-impossible, associé à la toute-puissance de l'idéologie de la science ne se faisant pas responsable des conséquences de son traitement – sans doute efficace – du réel.

---

1. ↑ L'expression freudienne bien connue est : *Wo es war, soll Ich werden*.

2. ↑ Dans « L'étourdit », Lacan situe le *dire* comme effet d'une coupure. Avec l'écriture borroméenne, il met l'accent sur un dire qui noue, un dire nouant et nommant. Cependant, plus loin (*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit), il reprend la fonction de coupure sur un ou plus d'un tore de ronds de ficelle par l'opération de leur éventuel renversement.

3. ↑ Dans son livre *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015 (prochaine publication en espagnol aux éditions S&P).

4.  Notre collègue Florencia Farias, me semble-t-il, a soutenu une thèse de doctorat où elle aborde ce problème. Malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de la lire. Certainement d'autres collègues dans notre communauté y auront accès et ce sera donc là une référence importante sur cette question.
5.  Voir le chapitre xiv du séminaire *...Ou pire* et le séminaire à Sainte-Anne sur le savoir du psychanalyste du 1<sup>er</sup> juin 1972. Lacan mentionne quelque chose de l'ordre d'une circulation (ce qui évoque sans doute la « ronde » des discours) induite par la logique instable qui fonde la partition logique de la jouissance sexuelle entre jouissance toute phallique et pas toute phallique.